NOTICE HISTORIQUE

SUR

L'ÉGLISE CATHÉDRALE

SAINT-ÉTIENNE

DE METZ

Domine, dilexi decorem domûs tuæ.
(Ps. XXV, 8.)



Se vend au profit de l'Œuvre de Saint-Étienne



METZ

TYPOGRAPHIE ROUSSEAU-PALLEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE

RUE DES CLERCS, 14

1861



Au moment où l'administration civile et religieuse, aussi bien que la piété des fidèles, concourent, avec une ardeur si louable, à rendre à notre vieille cathédrale quelque chose de son antique splendeur, n'est-ce pas une œuvre pieuse que de chercher à faire sortir de l'oubli les grandes dates de son histoire, d'en rappeler les traits les plus intéressants?

Cette pensée, jointe au désir de faire mieux connaître et aimer un souvenir de famille, a été notre mobile.

Que son histoire désormais ne soit donc plus pour nous un livre fermé!

En l'étudiant un peu dans son passé, nous l'aimerons davantage, et nous voudrons, sans doute, lui venir en aide dans sa situation présente.

Voici l'ordre que nous suivons en cette notice.

Après avoir jeté, avec le visiteur, un coup-d'œil général sur l'ensemble de l'édifice, nous en donnons le précis historique. Le considérant ensuite plus en détail, nous l'étudions successivement dans ses chapelles principales, ses clochers, ses vitraux, son trésor. Enfin nous terminons par quelques mots sur les diverses restaurations tentées plus ou moins heureusement dans le cours des deux derniers siècles.

Cette notice, comme nous l'avons déjà dit, n'ayant d'autre but que de donner un léger aperçu du monument et de son histoire, nous renvoyons, pour plus amples détails, à la grande *Histoire de Metz* publiée, en 1769, par les religieux Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne; à celle des évêques de Metz, publiée en 1636 par Meurisse[1], et à celle de la Cathédrale de Metz, publiée par M. Bégin, en 1842.

[1] Le R. P. Meurisse, de l'ordre de Saint-François, évêque *in partibus* de Madaure et suffragant de l'évêque de Metz.

La Cathédrale dans son ensemble.

---

§ I. COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL.

Tout d'abord nous aimons à citer les belles paroles prononcées, par M. le chevalier Bard, dans la séance du congrès archéologique tenu à Metz en 1846.

« Il ne faut chercher, à la Cathédrale de Metz, ni le Münster de Strasbourg et les clochers de Chartres, ni la façade et le peuple de statues de Notre-Dame de Reims. Elle n'a pas l'inimitable harmonie, la majestueuse ampleur de la nef d'Amiens, l'énergique appareil et le rond-point ascensionnel de Notre-Dame de Rouen, la féerique splendeur de Saint-Ouen de la même ville, l'unité, les cinq nefs, l'aspect liturgique [1], la structure théologique et savante de Saint-Étienne de Bourges, et cependant elle est au-dessus de tous ces monuments-rois par l'effet qu'elle produit.

» ... Quel vaste et imposant vaisseau ! quelle architecture inspirée !... quelles hardies et sages combinaisons d'ombre et de lumière, de perspectives et de lointains !

[1] L'orientation de la Cathédrale de Metz est au N.-N.-E.

quelle sublime traduction d'une sublime et sainte pensée! Œuvre complète où le faire du quatorzième siècle prédomine, où celui du quinzième se montre, mais chaste, sobre..., la Cathédrale de Metz présente un plan régulier et le plus somptueux appareil de verrières peintes connu, dans ses croisillons. »

« L'intérieur de la Cathédrale de Metz, dit aussi l'abbé Bourassé dans son *Dictionnaire archéologique* (art. cathédrale), produit un effet admirable par ses grandes et belles proportions. La grande nef doit être comptée au nombre des plus célèbres vaisseaux de France; son étendue, la prodigieuse hauteur des voûtes, l'espacement des piliers, la richesse des fenêtres, la délicatesse et la variété de la décoration, tout se réunit pour en former un tout plein de distinction. Les chapelles absidales, les grandes ouvertures du rond-point relèvent encore les beautés architecturales par leur ordonnance symétrique et par leur perspective pittoresque. Ajoutons à cela d'étincelantes verrières peintes, bien conservées, dans la partie supérieure de l'église, et l'on pourra concevoir une idée de la magnificence de cette cathédrale. »

Ces témoignages, quelque flatteurs qu'ils soient, ne nous surprendront point, après un examen attentif de la vaste et auguste basilique.

En effet, l'église Saint-Étienne de Metz (voir Bourassé, ibid.) ne compte pas moins de 120^{m},30 de longueur, de 30^{m},66 de largeur, et de 44^{m},33 de hauteur. Le transept, d'une longueur totale de 47^{m},72 et d'une largeur de 16^{m},30, a la même hauteur que la nef [1]. Tout l'édifice,

[1] Pour mieux apprécier la valeur de ces chiffres, il nous a paru utile de mettre ici, en regard, les dimensions de quelques autres cathédrales plus remarquées que la nôtre.

Cathédrale d'Amiens: 138^{m},55 dans sa plus grande longueur,

en forme de croix latine, est soutenu par 34 piliers d'environ 3 mètres de diamètre. Outre le rang de fenêtres qui se trouvent dans les collatéraux, la nef se trouve percée de deux autres rangs [1]. Le premier est composé de quatre fenêtres entre chaque pilier. Au-dessus de ce premier rang est une espèce de frise, sur laquelle sont posées d'autres plus grandes fenêtres qui s'élèvent jusqu'à la voûte.

Mais sans nous arrêter davantage à tous ces détails qui nous éloigneraient de notre but, demandons-nous maintenant comment se sont formées ces merveilles, quels hommes, quels siècles ont élevé ce monument qui, malgré la trop profonde obscurité où l'histoire l'a laissé, a déjà plus d'une fois excité l'admiration des plus savants connaisseurs.

32m,65 de largeur dans œuvre, hauteur 44m dans la nef et 43m dans le chœur.

Cathédrale de Beauvais : longueur totale 63m, largeur des transepts 58m,60, hauteur des voûtes 48m. (La grande nef n'a jamais été exécutée, *même auteur*).

Cathédrale de Bourges : longueur totale 116m, largeur 41m, hauteur 37m,50.

Cathédrale de Paris : longueur 130m, largeur 46m, hauteur 34m,66.

[1] On a calculé que la Cathédrale a une surface vitrée d'environ 4071 mètres carrés.

§ II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE DE METZ.

L'église actuelle est la troisième qui se soit vue à l'endroit qu'elle occupe.

Outre la tradition qui nous assure le fait, saint Grégoire de Tours [1] rapporte qu'un premier oratoire, situé dans l'emplacement du chœur actuel, fut bâti par saint Clément, premier évêque de Metz, et dédié à saint Etienne, premier martyr [2]. Il aurait été miraculeusement conservé lors du sac et de l'incendie de Metz, par Attila (451), et, d'après Paul, diacre [3], il subsistait encore dans sa première forme, au milieu du huitième siècle. C'est alors que Chrodegand, grâce à la munificence de Pépin-le-Bref, reconstruisit le chœur sur de plus larges proportions, l'environna de collatéraux et le fit précéder d'une nef assez semblable à un portique.

Au commencement du neuvième siècle, Charlemagne l'ornait lui-même de deux belles tours. Telle était la seconde des trois églises que nous avons mentionnées. Les religieux Bénédictins en font foi. « Quant à la nef

[1] Lib. II, 6.

[2] Saint Clément, l'apôtre de nos contrées, aurait, selon toute probabilité, en se rendant à Metz, apporté avec lui quelques précieuses reliques du diacre Etienne, et, en particulier, un caillou teint de son sang, que l'on conserve encore aujourd'hui à la cathédrale, et une fiole de ce même sang qui se conservait vif et vermeil. (*Grég. Tur. Hist. Lib. II* 6. *De gestis episc. Metens. Vita s*[ti] *Trudonis,* 8. *Vita de S. Glodessinde. Boll.* 25).

[3] De gestis episc. metens.

à laquelle on n'avait pas touché, ajoutent-ils, l'évêque Thierry II (1014) la fit démolir et jeta les fondements de celle qui existe encore de nos jours. » Thierry II est donc le premier fondateur de la Cathédrale actuelle.

Mais le pieux évêque ne put réaliser son vaste projet : il mourait le 30 avril de l'année 1046.

Après lui, Etienne de Bar et Théodoric III (1120-1171), durent ébaucher les petites nefs de l'édifice, et poser, comme base de la grande nef, des colonnes, des arceaux qu'on aura modifiés ou plutôt démolis au moment des constructions du quatorzième siècle [1].

Les malheurs et les troubles civils qui suivirent la mort d'Etienne et de Théodoric ou Thierry III [2], interrompirent encore les travaux pendant plus d'un siècle et demi (1171-1327). C'est du moins ce que l'on est admis à conclure de l'état des lieux.

Près de la Cathédrale, une église fraîchement rebâtie avait pris le nom de Notre-Dame de la Ronde [3]. C'était, dit encore la tradition, un ancien sanctuaire dédié à sainte Marie, par le roi Dagobert. On venait de l'agrandir et, dans la suite, il devait être réuni à la Cathédrale même, de façon à n'en plus être qu'une chapelle latérale [4]. Mais nous y reviendrons plus loin.

[1] Voir ici M. le comte du Coëtlosquet. Tout en tenant grand compte de ses excellentes réflexions à l'endroit qui nous occupe, nous donnerons néanmoins l'opinion la plus généralement reçue sur les commencements de la Cathédrale actuelle.

[2] « En l'an de l'Incarnation 1163 » mourait Etienne de Bar, et « le 6 des ides d'août 1171, » son successeur immédiat Théodoric III.

[3] Voir dans les Mémoires de la *Société d'Archéologie de la Moselle*, 1860, un travail de M. Abel sur l'église Notre-Dame de la Ronde.

[4] L'église Notre-Dame la Ronde (dit M. du Coëtlosquet), dont le chœur, sous la forme de chapelle latérale, fait partie intégrante de la Cathédrale, appartient au treizième siècle; et plusieurs

En 1327 est promu à l'évêché de Metz, Adhémar de Monteil. Malgré les guerres et les difficultés du moment, à peine ce prélat est-il installé sur son siége, qu'il songe à continuer son église cathédrale.

Bientôt il adresse à cette fin « une ample despeche aux paroisses, églises et monastères de son diocèse, » et il en reçoit des sommes considérables.

Il put, dès l'an 1330, reprendre les travaux. Aidé de maître Adam Pollet, le seul dont l'histoire nous ait conservé le nom, il aurait conduit les bas-côtés de l'église « jusqu'à l'endroit où se terminent les deux tours, » enfin ajouté « à six piliers déjà existants, quatre nouveaux piliers » (v. Bégin) vis-à-vis de cette chapelle dont il est le premier fondateur : la chapelle des évêques [1].

Ces quatre piliers, comme on peut le remarquer, sont plus forts que les précédents. Sans être notablement plus ouvragés dans leurs chapiteaux, ils reposent sur une base moins simple [2]. Ils étaient sans doute destinés à supporter les grandes tours.

Alors fut achevé ce qui forma, à vrai dire, les deux nefs collatérales. Ces nefs si basses, comparées à la grande, sept croisées ogivales les éclairaient : trois à droite, à partir de l'angle de la croix latine, et quatre à gauche, de l'autre côté de la même croix.

La Cathédrale commençait donc à se dessiner plus grandiose et plus digne.

Toutefois, à la mort d'Adhémar (1361), il s'en fallait beaucoup encore qu'elle présentât les vastes proportions que nous lui voyons aujourd'hui.

savants inclinent à penser que les collatéraux de la partie de la nef comprise entre les tours et le transept, datent de la même époque. (Notice sur la Cathédrale, p. 24).

[1] Aujourd'hui du Sacré-Cœur.

[2] Leur base est ornée de quelques feuilles.

Non-seulement l'église Notre-Dame la Ronde [1], par son emplacement même au bas de la Cathédrale qu'elle coupait perpendiculairement à son axe, semblait vouloir l'empêcher de s'étendre de ce côté, mais l'étroite « ruelle du Beffroy ou aux Sonneurs [2] » séparait toujours les deux édifices auxquels les fidèles arrivaient par les escaliers de la place « de Chambre. »

Rien non plus n'était changé au chœur carlovingien; seulement une galerie ressemblant assez à une claire-voie et que nous appelons aujourd'hui *triforium*, commençait à paraître dans le nouvel ouvrage (fin du quatorzième siècle).

Un grand architecte, Pierre Perrat [3] qui, suivant l'usage de ses contemporains, ne portait que le titre aujourd'hui si modeste de maître-maçon, sut comprendre ce qui manquait au couronnement de l'œuvre et réalisa le plan, conçu peut-être avant lui, d'enclaver l'église Notre-Dame la Ronde dans la Cathédrale [4]. Quand il eut fermé, à la hauteur de 42 mètres, la large nef centrale, amené jusqu'au comble supérieur les deux grands clochers, il conduisit tout l'ouvrage jusqu'au grand portail actuel, et ne conserva de l'ancien sanctuaire de Marie que le chœur, les quatre piliers monocylindriques et l'élégant portail. Ce fut de même sous sa direction que l'on vit s'élever, non-seulement les hautes verrières de la nef, les quatre portails latéraux, aujourd'hui presque complètement mutilés, mais encore la grande

[1] Beate Marie Rotunde. (M. Abel, *ibid.*) Notre-Dame de la Ronde, aujourd'hui Notre-Dame du Mont-Carmel, dont l'ancien niveau était élevé à 1m,30 au-dessus du sol actuel de la Cathédrale.

[2] Bans de tréfonds du treizième siècle.

[3] L'Académie impériale de Metz vient d'émettre le projet de placer à la Cathédrale une inscription contenant les noms des architectes et artistes qui ont érigé ce monument.

[4] Voir la légende sur P. Perrat, dans l'*Hist. de la Cathédrale*, t. II, p. 408.

fenêtre-rosace qui termine et embellit la clôture occidentale.

Une chose non moins digne de remarque, c'est la promptitude avec laquelle s'exécutèrent ces magnifiques travaux. Tous devaient être à peu près terminés pour l'année 1392; car nous savons que les vitraux de la fenêtre-rose et des premiers panneaux de la nef sont l'œuvre du peintre verrier Hermann, de Munster, mort à cette époque [1].

En 1400, mourait Pierre Perrat, laissant à Thierry, de Sierck, son successeur et son élève, le soin de revoir les détails d'un monument qu'il n'avait pu qu'élever à peine [2].

Quelques années plus tard (1415), le seigneur Conrad de Boppart montait sur le siége épiscopal et reprenait en sous-œuvre les travaux faits à la chapelle des évêques (Sacré-Cœur). « Conrad, dit Meurisse, fit faire la voûte, les vîtres, l'autel et le pavé, et donna manuellement une grande somme de deniers aux chanoines de Saint-Thiébault, pour y faire tous les jours et à tout iamais le service divin. »

Les travaux de perfectionnement et d'ornementation avaient cessé à la Cathédrale depuis 1443; ils recommençaient à peine en 1468, quand, par une imprudence

[1] Son épitaphe, qu'on lisait autrefois dans la Cathédrale, le qualifiait de « maistre Hermann, li valrier, de Munstre en Waistefall, qui fist la grant ost (ouverture, c'est-à-dire la grande rose) de saians. »

[2] Nous lisons dans les historiens Bénédictins : « L'habile architecte fut enterré dans la Cathédrale, sous un autel au-dessous de la sacristie, dans le collatéral gauche. » Pierre Perrat y était représenté à genoux avec cette épitaphe :

De sous cest alteill gist maistre
Piere Perrat li masson, maistre
De l'ouvraige de l'esglyse de saians...

Ce tombeau et l'épitaphe qui le regardait ont disparu depuis la révolution.

de l'architecte Henri de Ranconval[1], qui travaillait à consolider la galerie du toit, l'édifice tout entier faillit devenir la proie des flammes. Les ravages causés par l'incendie furent considérables. On en fut toutefois quitte pour « six cents florins d'or, » et Jean de Ranconval, fils du précédent, put lui-même, dans les années 1478 — 1483, faire sortir du grand clocher, comme d'un tronc plein de sève, des branches nombreuses, le faîte et la flèche à jour qui le surmonte[2].

Après cela, des raisons politiques et religieuses, l'argent faisant défaut d'ailleurs, obligèrent de rechef de cesser absolument les travaux. Déjà même l'année 1486 était près de finir, et le chapitre et l'évêque Henri de Lorraine-Vaudémont ne paraissaient point encore vouloir s'occuper d'achever leur église[3]. Alors un vertueux chanoine, Jacques d'Insming, essaya de l'entreprendre à ses frais, et fit jeter les fondements du nouveau sanctuaire (le chœur actuel), dans l'emplacement même des « deux haultes rondes tornelles d'un côté et d'aultre du grand cuer, lesquelles le roi Charlemagne y avait heu fait faire. »

Mais les difficultés à vaincre pour établir les fondations étaient énormes, et ce ne fut qu'au mois de septembre de l'année 1497 que l'on put abattre une des tours de Charlemagne, pour « acomencier de faire une bouttée » contre l'ouvrage du chœur de Notre-Dame la Tierce[4]

[1] C'est le même que Paul Ferry appelle Ranconnal ; Meurisse, Ranconneaux ; les Bénédictins, Renconeaux.

[2] La chronique de Vigneulle, connue aussi sous le nom de Philippe Gérard, dit que Hannes (Jean de Ranconval, fils du premier), « fut le maistre principal ouvrier d'ung magnifique et triumphant ouvraige en la cité de Mets, c'est assavoir, le grand clochier de la cité auquel est pendue la cloche de Mutte. »

[3] Le chœur, on le comprend, ne correspondait plus à l'élégance et à la légèreté de la nef, et ne pouvait subsister avec elle.

[4] Chapelle de la Vierge au côté gauche du transept.

que faisait faire le pieux chanoine Jacques d'Insming.

Le chapitre cependant commençait à voir avec quelque peine son église demeurer imparfaite. Des délibérations ayant été prises « environ le mois d'apvril 1498, » il fut décidé qu'on bâtirait le côté droit du transept, sous le nom qu'il a perdu de la chapelle Saint-Nicolas, dans un système d'architecture semblable à celui de la chapelle de la Vierge, que construisait Jacques d'Insming. Puis, le 9 août 1503, il fut définitivement arrêté qu'on reprendrait les travaux du chœur pour ne les plus interrompre jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement terminés.

En conséquence, l'évêque en tête[1], chacun se cotisa. « Notre bon prélat, dit ici l'évêque de Madaure, voulut surpasser la piété et la libéralité non-seulement des particuliers, mais même de tout le corps, faisant deliurer par chacun an pour ceste fabrique la somme de cinq cents florins d'or de Rhin, à partir de la fête de Pasque (1500). »

La cotisation des membres du chapitre répondit en certaines proportions à celle de leur évêque. On retira du chœur la grande couronne donnée, croyait-on, par Théodoric III, et les ouvriers purent se mettre incontinent à l'œuvre. L'histoire mentionne aussi que l'évêque Henri, quelques mois à peine avant sa mort, (1505), ayant engagé fortement tous les fidèles de son diocèse à contribuer de leur côté, par des aumônes ou des restitutions[2], à l'achèvement de l'église Cathédrale, son appel avait été couronné d'un plein succès.

Néanmoins cette entreprise ne fut achevée que plusieurs années après, sous le jeune successeur de l'évêque Henri, Jean de Lorraine, dont les revenus contribuèrent le plus à l'achèvement du chœur.

[1] C'était encore Henri de Lorraine.

[2] Sa lettre est datée du 10 novembre 1504.

En 1546, tout était enfin terminé pour la consécration : au-dessus d'une vaste crypte s'élançait une abside en rapport avec la magnifique nef élevée par Pierre Perrat ; des stalles et un jubé splendides complétaient la décoration du chœur au fond duquel on avait élevé un second maître-autel en forme de grand tabernacle. « Le 24e de may de ceste année, dit Meurisse, l'auguste et superbe bâtiment du temple de Saint-Étienne ayant reçu sa dernière perfection, fut béni et réconcilié avec grandes cérémonies et célébrité. »

L'église Cathédrale Saint-Étienne de Metz fut donc consacrée en 1546. Les croix liturgiques peintes sur les murs de l'édifice et retrouvées, il y a peu d'années, sous le badigeon, notamment dans le transept, attestent encore cette dernière consécration.

La Cathédrale dans ses détails.

---

§ I. CHAPELLES.

Nous parlerons surtout des deux principales, les seules d'ailleurs qui, à proprement parler, aient une histoire.

1° *Chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel.*

D'après les dernières recherches sur l'origine de Notre-Dame la Ronde [1], on est fondé à croire que ce sanctuaire est le plus ancien de ceux qui furent érigés dans le diocèse à l'auguste Mère de Dieu. Près de son emplacement existait un temple dédié à Diane. On en constata encore quelques vestiges lorsque, au siècle dernier, les déblais occasionnés par le nivellement de la place d'Armes actuelle, mirent à découvert un pavé en mosaïque et les débris d'une colonnade romaine. L'Église des premiers temps usa de prudence pour détruire les superstitions qu'un long usage avait enracinées. Elle laissa subsister les vieilles coutumes, et elle se contenta de les sanctifier en leur donnant un sens

[1] Renseignement dû à M. l'abbé Noël, prof. d'hist. eccl. au grand séminaire.

chrétien : les pèlerinages à Notre-Dame la Ronde remplacèrent ceux de la Diane ardennaise.

D'après la tradition, l'un de nos plus illustres princes austrasiens, le roi Dagobert, aurait élevé en cet endroit un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame.

Dès le huitième siècle, nous avons, outre la tradition, un monument écrit qui fait mention de cette église. Nous le trouvons dans le chapitre vingt-quatrième de la Règle de saint Chrodegand, qui donne à cette église, pour la desservir, un cellérier et des gardiens ou custodes. Est-ce alors qu'elle échangea son nom de Sainte-Marie contre celui de Notre-Dame la Ronde, ou bien reçut-elle ce dernier vocable seulement après sa réédification au douzième siècle? M. Abel[1] penche pour ce dernier sentiment.

Ce nom de *la Ronde*, selon M. Abel, provenait de ce que, en souvenir de la consécration papale dont nous allons parler, les architectes de la nouvelle église avaient donné à la collégiale une forme octogonale en imitation de Notre-Dame la Ronde à Rome, disposition que l'on retrouve encore, par exemple, à Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, et qui permit d'annexer quatre petites chapelles autour de l'autel central.

En effet, vers le milieu du douzième siècle, sous l'évêque Etienne de Bar, qui venait d'ériger Notre-Dame la Ronde en collégiale de six chanoines, nous voyons qu'une restauration complète de ce sanctuaire eut lieu par les soins de cet évêque. Elle était achevée quand le pape Eugène III vint tenir un concile à Reims, au mois de mars 1148. Adalbéron, archevêque de Trèves, qui gouvernait alors le diocèse de Metz pour Etienne de Bar croisé depuis peu avec Louis VII, ayant prié le souverain Pontife de consacrer la nouvelle église, Sa Sainteté le

[1] *Bulletin* de la Société archéologique de la Moselle, séance du 9 février 1860.

fit, assisté de dix-huit cardinaux, du métropolitain de Trèves, d'Adalbéron de Verdun, d'Amédée de Lausanne et d'Harluin de Genève [1].

Dès lors cette chapelle acquit une singulière importance, et la sainte Vierge y devint l'objet d'une vénération toute spéciale. On vit même les souverains y venir faire leurs dévotions à Notre-Dame. « En 1470, Philippe de Savoie vint ouyr messe deuant Nostre-Dame la Ronde » et trois années plus tard, l'empereur Maximilien « y fist chanter une haulte messe [2]. »

Nous avons vu comment cette église a été incorporée à notre Cathédrale.

Il nous reste à dire un mot sur son architecture. Plusieurs siècles paraissent en présence dans cette chapelle et ce qui l'environne. Quatre piliers ronds et quelques arcs en ogive annoncent assez l'époque de transition du douzième au treizième siècle ; la fin du treizième se présente avec ses hautes fenêtres ogivales géminées et à rosaces terminales inscrites ; le style ogival rayonnant fait distinguer bien clairement la seconde moitié du quatorzième.

2° *Chapelle du Sacré-Cœur.*

La chapelle du Sacré-Cœur, appelée autrefois du Saint-Sacrement, et, plus anciennement encore, des Évêques, se trouve un peu plus loin, du même côté que celle du Mont-Carmel.

[1] *Histoire de Metz*, par les Bénédictins, liv. III, p. 273.
[2] *Histoire de la Cathédrale*, par Bégin, t. II, p. 352.

Moins svelte et moins imposante que la première, elle n'en est pas moins sa digne sœur par la hardiesse de ses fenêtres, l'élégance et la pureté de son architecture.

Son premier fondateur, Adhémar de Monteil (1327), n'en exécuta que l'ensemble. Ce fut l'évêque Conrad Bayer de Boppart qui en acheva la construction. Sous son impulsion, bientôt la voûte fut suspendue, l'autel s'éleva, et, en avril 1443, Jean Isambert, son suffragant, put faire la consécration de cette chapelle.

Les chanoines de Saint-Thiébault, nous l'avons déjà dit, avaient reçu de l'évêque Conrad une grande somme pour y faire à tout jamais le service divin.

Les tombeaux d'Adhémar et de Conrad étaient à droite et à gauche de l'entrée; les prélats y étaient représentés couchés sur leurs tombeaux. Contre la table de communion, à gauche, était un troisième tombeau, celui de Meurisse; l'illustre suffragant s'y tenait debout dans l'attitude de la prédication.

Au milieu des troubles de la révolution française, cette chapelle fut souillée, ses tombeaux [1] profanés, et ses revenus confisqués, et elle dut attendre plus d'un demi-siècle avant de recouvrer quelque chose de son ancienne splendeur.

Les diverses autres chapelles, jadis érigées dans la Cathédrale, n'ayant conservé qu'une bien faible importance, nous ne ferons que rappeler ici celles du transept et du chevet.

Dans le croisillon septentrional du transept se trouvait autrefois la chapelle de Notre-Dame la Tierce, due à la générosité du chanoine Jacques d'Insming, qui l'avait fait commencer vers l'année 1486. Elle fut enrichie par les bienfaits des deux évêques Bertrand et Georges

[1] Cependant Gardeur Le Brun mentionna en 1791 qu'il y avait dix ans déjà que le chapitre avait retiré le tombeau d'Adhémar. Il ne restait plus alors que ceux des évêques Conrad et Meurisse.

de Bade qui, en retour, obtinrent l'honneur d'y être inhumés. Dans le croisillon opposé on voyait la chapelle Saint-Nicolas, aujourd'hui Saint-Joseph. L'abside était couronnée de trois autres chapelles qui existent encore aujourd'hui, mais sous des vocables nouveaux, à savoir: « celle de l'Assomption, » appelée encore « du cardinal de Givry, » du nom de l'évêque de Metz qui l'avait choisie pour sa sépulture; celle de « Saint-Jean-Baptiste, » aujourd'hui « Sainte-Agathe, » et celle de la Présentation de Notre-Dame, nommée autrefois chapelle « de Saint-Paul » et aujourd'hui « de Saint-Sébastien. »

---

§ II. CLOCHERS.

Les tours qui renferment les cloches sont au nombre de trois : la *tour* dite *de Mutte* ou *tour de la ville*, la *tour du chapitre* et la *tourelle de l'horloge.* Deux autres tourelles flanquent l'abside et servent à gagner les combles.

On monte à la *tour de Mutte* par une porte latérale qui s'ouvre extérieurement, à gauche de l'entrée ordinaire, du côté de la place d'Armes.

La tour située du côté de la nouvelle place d'Armes, disent les Bénédictins, appartient à la ville. On compte trois cent quatre-vingt-deux marches ($88^{m},70$) depuis le rez-de-chaussée jusqu'au haut de la flèche qui est sculptée et percée à jour.

Elle est, on le sait déjà, l'œuvre de deux architectes célèbres, Pierre Perrat et Jean de Ranconval : le premier, au quatorzième siècle, l'avait conduite ainsi que celle du côté opposé, jusqu'au niveau de la galerie du grand comble ; et le second, au quinzième, la surmonta de sa belle flèche transparente.

De l'autre côté se trouve la seconde tour, désignée sous le nom de *tour du chapitre.* Elle fut pendant longtemps appelée le *clocher de bois*, tout simplement parce qu'elle était terminée par une surélévation en bois. Elle s'ouvre à l'intérieur de l'église, près de l'ancien portail Saint-Étienne, d'où un escalier de deux cent quatre-vingt-douze marches conduit à la plate-forme actuelle.

Cette plate-forme ne fut achevée qu'en 1844.

Entre le sanctuaire de Notre-Dame la Ronde et le grand

portail, près de la statue de Notre-Dame de Pitié, s'ouvre une troisième tour appelée la *tourelle de l'horloge.* Quoique le chiffre 1690, qu'elle porte gravé au-dessus du cadran, montre qu'elle est de beaucoup postérieure au reste du monument, elle offre cependant une architecture assez peu différente de celle des deux autres tourelles dites de *Charlemagne* et de la *Boule d'Or*, qui furent élevées au seizième siècle.

Ajoutons quelques détails sur les cloches. Primitivement il n'y avait à la Cathédrale qu'une sonnerie, la sonnerie chapitrale, composée de plusieurs cloches dont la description ne nous est point parvenue.

Au commencement du quatorzième siècle[1] on établit une seconde sonnerie, celle de la ville, et, à la fin du même siècle, une troisième, celle des heures. Enfin il existait, dans l'intérieur de l'église, une quatrième sonnerie destinée à l'annonce des petits offices.

Ces différentes sonneries, modifiées et complétées jusqu'en 1789, sont arrivées jusqu'à nous : celles de la ville et de la tour de l'horloge à peu près intactes ; celles du chapitre, au contraire, réduites à un petit nombre de cloches.

Nous allons décrire d'abord les cloches de la ville.

Elles sont au nombre de trois : la *Mutte*, la *Cloche du beffroi* et la *Cloche de la police.*

1° La *Mutte* (de émeuter, assembler, convoquer). Cette énorme cloche, dont la note distinctive est le *sol* grave, indifféremment appelée par les chroniqueurs, *Bancloche*, *Cloche du commun*, *Meutte* et *Mutte*, existait déjà au commencement du quatorzième siècle. Refondue une première fois, en 1381, elle fut depuis refondue encore quatre fois, à savoir : en 1427, en 1442, en 1474 et enfin en juillet 1605.

[1] Avant cette époque la cloche municipale et du couvre-feu était le *Bourdon* de Saint-Eucaire. (Voyez Dom Brocq. nouvelle *Histoire de Metz*, manuscrit, t. I, p. 246.)

La Mutte porte une double inscription, la première, en grands caractères, dont nous venons de donner le sens; la seconde, en caractères moindres, dont voici le texte :

† le soing que donne av pvblique
† le magistrat politiqve
† ma remontée en ce liev

* Dov sovlz le vievx nom de Mutte
* lors qvn beau faict sexecvte
* Je convoque a lover Diev

* Au iour assigné iappelle
* povr la iustice novvelle
* et povr les bancs de tréfonds

* Dvn son prompt a merveille
* ie perce et porte a l'oreille
* qve ces actions se font

* Si l'ennemy sur novs sarme
* ie rens par un ton dalarme
* le peuple alerte et prudent

* Et si le fev daventure
* En quelque endroit fait iniure
* iadverty de laccident

Au-dessus de la croix figurent entre autres les armes de France et de Navarre, celles du duc d'Epernon, celles de la ville.

Sur le bord inférieur, on lit le *Salve Regina* en entier.

Le diamètre de la Mutte, pris par M. Goussel, fondeur de cloches à Metz, est de 2m,32.

Quant à son poids, d'après les calculs les plus autorisés, il est d'environ 13,000 kilogrammes.

2° La seconde cloche municipale, la *Cloche du beffroi*, qui pèse environ 2,000 kilogrammes, appartenait jadis à la collégiale de Saint-Thiébault. A l'époque du siége de Metz par Charles-Quint, elle prit place au grand clocher pour y devenir la cloche du beffroi.

3° La *Cloche de la police*, appelée *Mademoiselle de Turmel*, du nom de sa marraine, est une petite cloche tout à fait moderne qui a beaucoup d'acuité. On la sonne deux fois le jour pour le balayage, et une fois le soir pour le couvre-feu.

Quelques mots maintenant des cloches du chapitre.

1° *Marie* (note *ré*, du poids d'environ 7,800 kilogrammes). La cloche de ce nom tient, depuis le quinzième siècle, le premier rang parmi les cloches chapitrales.

Son inscription actuelle, laquelle porte le chiffre 1665, donne à entendre qu'elle a été refondue bien des fois.

Fusa licet toties primi laus non perit æris
Pondus ut arte sonum servo nomenque Mariæ
Me talem Stephani hæc insignia fundere donant.

2° *Catherine* (note *mi*, du poids de 7,000 kilogrammes environ). C'est, comme on l'a dit, une véritable sœur de la précédente ; elle lui ressemble beaucoup, bien qu'elle accuse une date antérieure (1535). Son inscription , presque effacée par le temps, a été reproduite sur le bourdon de la métropole de Paris. La voici :

Ayo Catharina laudo Deum verum plebem voco
clerum congrego defunctos ploro tempestatem
fugo et festa decoro. Jan. mil. v^c xxxv.

Avant la révolution, outre *Marie* et *Catherine*, il y avait encore deux grosses cloches, *Pontenotte* et *Barbe*, qui donnaient le *fa* et le *sol;* quatre moyennes, *Chardaye*, *Meugnaye*, *Pomme-Gaudot* et *Guidon*, qui continuaient l'échelle diatonique. Enfin quatre petites : *Grosse*, *Demi-Heure*, *Haute* et *Claire*, donnaient à l'octave les notes *mi*, *fa*, *sol*, *la*.

A ces douze cloches venait s'ajouter le *Bassin d'argent*, ainsi appelé de son timbre argentin. C'est la première cloche que la convoitise révolutionnaire mit au

creuset. On la sonnait à l'avènement et au décès des évêques.

Les cloches dont se compose la sonnerie de l'horloge n'offrent rien de particulier à noter, sinon qu'elles sont toutes trois du quatorzième siècle.

---

§ III. VITRAUX.

Nous prenons d'abord les plus anciens. Ce sont les quelques médaillons en style du treizième siècle, conservés dans la chapelle du Mont-Carmel. Ils représentent les douze Apôtres groupés les uns au-dessus des autres, en deux bandes longues et étroites. La sainte Vierge termine l'une de ces bandes, et saint Joseph l'autre.

C'est de la fin du quatorzième siècle que datent les vitraux de la façade occidentale. Parmi ces derniers, ceux de la grande rose et ceux qui commencent la nef du côté de la place de Chambre, sont l'œuvre d'Hermann de Munster. Plusieurs même portent le monogramme (*h*) de l'artiste verrier.

On doit attribuer aux dernières années du quinzième siècle la grande verrière du côté nord du transept, laquelle renferme, jusqu'aux rosaces, trois galeries de vitraux peints. Dans la galerie inférieure consacrée aux Apôtres, on remarque entre les autres saint Pierre portant une clef; saint André, avec sa croix transversale; saint Jacques, avec son bourdon de pèlerin; enfin saint Paul, avec son épée. La galerie intermédiaire est occupée par les images de différentes saintes, toutes nimbées d'or. Parmi les personnages de la galerie supérieure on a cru reconnaître le vieux chevalier Théobald de Lixheim, le donateur de ces vitraux; c'est du moins, ce que semble indiquer son nom inscrit seul au-dessous de la seconde galerie. Les derniers vitraux du sommet de l'ogive, où figurent les quatre évangélistes, paraissent être moins anciens que ceux que nous venons de parcourir.

Dans le chœur, au chevet de l'église, nous apparaît saint Etienne, premier martyr et patron de la Cathédrale. A genoux, lapidé par deux bourreaux, le saint diacre remet son âme entre les mains de son Créateur en disant avec le Roi-Prophète : « *In manibus tuis sortes meæ* [1]. » Ce texte, tracé en grands caractères au centre des verrières de l'abside, est d'un effet moral qui saisit.

A gauche, c'est Martin Pinguet, agenouillé devant son saint patron. On lit au-dessous l'inscription suivante :

Martinus Turonensis
Archidiaconus de Vico.

A droite, entre autres sujets, nous signalerons la princesse Renée de Bourbon, avec sa devise : *Espérance.* Puis le duc son époux, avec cette légende : *J'espère avoir.* Plus loin, la très-sainte Vierge tenant sur ses bras son divin Fils. Enfin un chanoine, trésorier de l'église et donateur de quelques-uns des derniers vitraux. Chaque sujet porte la date de son exécution (1521, 1523, 1538, 1539).

Leur auteur principal fut le célèbre Valentin Bousch, mort à Metz en l'année 1541 [2]. Le monogramme VB de cet artiste est inscrit quatre fois au-dessus de la verrière de l'aile droite du transept.

Mais si Valentin Bousch est l'auteur de la verrière que nous venons de nommer, le donateur en paraît bien être le chanoine Otton Savin. En effet, le monogramme de ce dernier (O. S.) se trouve reproduit presqu'à chaque vitrail de l'immense fenêtre, et son neveu, *Eduardus Marlier* [3] après lui, a jusque mérité un souvenir et

[1] Seigneur, ma destinée est entre vos mains (Ps. xxx).

[2] Il y avait encore en ce temps-là, mentionne D. Dieudonné, six maîtres peintres et facteurs de ces beaux verres qu'on voit dans la plupart des églises. (Bibl. de Metz).

[3] *Marlier* pour marguillier.

une place dans les grandes galeries de nos premiers évêques.

Nous ne parlons point de quelques autres vitraux [1] recueillis chèrement de l'ancienne église Sainte-Barbe, près Metz, que l'on sait pouvoir attribuer encore à l'illustre peintre.

Les remarquables vitraux du triforium du chœur où l'on voit représenté un nombre assez considérable de saints évêques de Metz, ont été exécutés par M. Maréchal, de Metz. C'est lui encore qui a reproduit sur deux fenêtres des chapelles du rond-point les portraits de Mgr Jauffret et de Mgr Besson.

---

[1] Il y a quelques années à peine (1857-1858) qu'ils achevaient d'orner le fond de l'abside de notre Cathédrale.

§ IV. TRÉSOR ET OBJETS ANTIQUES.

Le trésor de la Cathédrale de Metz est l'un de ceux qui ont le plus souffert du vandalisme de 93. C'est à peine si quelques objets de prix ont échappé à la rapacité révolutionnaire.

1° Nous signalerons tout d'abord l'*Anneau de saint Arnould*, évêque de Metz au septième siècle.

« Cet anneau, dit M. l'abbé Chaussier[1], est d'or fin massif, d'un travail assez grossier. La pierre de son chaton, fendue en deux, est une agate onyx d'un blanc de lait. »

Le sujet gravé sur le chaton et représentant un poisson engagé dans une nasse autour de laquelle se voient deux autres poissons, rappelle le fait rapporté par Paul, diacre. Paul Warnefride, ou, comme on dit plus communément, Paul, diacre, le tenait de la bouche même de Charlemagne, cinquième descendant de saint Arnould. Suivant cet auteur, saint Arnould passant un jour sur un pont de la Moselle, jeta dans le fleuve le dit anneau, en priant Dieu de le lui rendre en témoignage de pardon. Quelque temps après, on retrouva dans les entrailles d'un poisson, l'anneau épiscopal.

C'est en souvenir de ce miracle que depuis on le portait en procession à l'église Saint-Arnould, le jour de la fête de ce saint évêque. Il fut enlevé en 1793, avec les vases sacrés de la Cathédrale; mais un des officiers de la monnaie put, en le rachetant, conserver cet

[1] *Origine apostolique de l'Église de Metz*, p. 57.

objet précieux. Il fut rendu au trésor en 1846, par M. l'abbé Simon, chanoine, grand-chantre et doyen de l'église Cathédrale.

2° Parmi les ornements sacrés, nous devons citer la *Chape de Charlemagne*. Elle est en soie rouge. On y voit des aigles aux ailes éployées, d'un très-beau style, et divers ornements semés sur le fond et de petite dimension.

L'étoffe dont est faite cette chape mérite d'autant plus l'attention, que les archéologues n'en citent en France que trois ou quatre de cette époque : la chape de Saint-Mesme, à Chinon ; le suaire de Saint-Germain, à Auxerre, et un tissu qui enveloppait des reliques au Mans [1].

On remarque encore deux autres ornements, ouvrage et don des Carmélites de Metz, du dix-huitième siècle; enfin la chasuble, brodée d'or sur fond rouge et blanc, du cardinal de Montmorency, dernier évêque de Metz avant la Révolution.

3° Nous n'oublierons point deux petites *crosses* d'ivoire, l'admiration des antiquaires, et que l'on fait remonter, l'une au dixième, l'autre au treizième siècle.

La plus ancienne trouvée dans un tombeau d'évêque, rappelle, par sa forme si simple, le bâton pastoral primitif, et porte encore sur sa monture, cette inscription qui résume les devoirs du pasteur :

† Gens subjecta parem. † Te sentiat effera grandem.
† Spe trahe dilapsos. † Pungeq. tardigrados.

4° Le trésor possède encore quelques *vases sacrés*,

[1] Ces tissus, dit M. de Caumont, sont aujourd'hui extrêmement rares et renfermés depuis longtemps dans les trésors des églises, soit qu'ils servent à envelopper des ossements vénérés, soit qu'ils aient été employés à confectionner d'anciennes chapes ou des chasubles.

qui remontent à une époque assez reculée. Nous citerons un calice de moyenne grandeur estimé du douzième siècle ; puis un autre à émaux, de date plus récente ; et un ciboire également à émaux, du seizième siècle.

5° Indiquons en dernier lieu un *petit reliquaire* d'argent confectionné à Metz, et un *Christ* en ivoire d'une grandeur notable et d'un magnifique travail.

Ces deux objets ont été donnés par Mgr Besson, de pieuse mémoire.

Parmi les objets antiques conservés à la Cathédrale de Metz, celui qui occupe le premier rang est, sans contredit, la grande *Cuve de porphyre* que l'on voit à l'extrémité inférieure du collatéral gauche. Elle a été trouvée près des ruines de l'amphithéâtre, à l'endroit qu'on nommait autrefois la *Fosse aux Serpents,* entre les portes Mazelle et Saint-Thiébault [1]. Elle a servi longtemps de baptistère à la Cathédrale. C'est pour cette raison qu'on l'a appelée la cuve de Saint-Jean.

Les autres objets à mentionner sont :

Le *Dragon*, appelé communément « *Graouilli* » ou dragon de saint Clément. « Le peuple, dit M. le Duchat, le nomme *Graülli,* soit de l'allemand *Greulich, horrible, épouvantable,* ou plutôt par corruption du français *Gargouille.* Cette figure monstrueuse dans laquelle les critiques ont vu un emblème de l'idolâtrie détruite à Metz par la prédication de saint Clément, était portée autrefois en procession le jour de la Saint-Marc et pendant les Rogations [2]....

Le *Siége* que la tradition dit être de saint Clément, premier évêque de Metz. Ce fauteuil, en marbre cipolin,

[1] Voir l'*Austrasie,* 1858, article sur le Sablon, de M. Abel.

[2] Il paraît que l'honneur de porter le Graouilli revenait au maire de Woippy, commune proche de Metz.

est composé de deux pièces grossièrement taillées. Il se voit au fond du chœur, derrière le maître-autel. De temps immémorial, les évêques de Metz, en prenant possession de leur siége, vont s'asseoir sur le siége de saint Clément.

Une *Table* de marbre blanc sur la tour dite de Charlemagne et devant laquelle on prétend que le monarque s'est assis.

Le *Gueulard* ou l'échantillon qui nous reste du gros tuyau des anciennes orgues. Il se trouve déposé dans la sacristie du Graouilli.

Une grande partie de la *Statue* du cardinal de Givry, précieux fragments recueillis pendant la Révolution, et replacés, de nos jours, dans la chapelle funéraire du pieux évêque.

Enfin un *Sépulcre* de Notre-Seigneur, environné de plusieurs personnages. Il occupe une des chapelles de la crypte du chœur et nous vient de l'ancienne église de Circourt.

Restaurations diverses.

Nous n'avons point assez décrit certaines particularités que le visiteur se surprend quelquefois à considérer avec intérêt : les portes sculptées des tourelles du rond-point ; le buffet en nid d'hirondelle des petites orgues. Nous aurions pu citer aussi les rares épitaphes que l'on remarque dans l'intérieur de l'édifice : l'épitaphe du célèbre Collignon Cassamus, au bas de la Cathédrale (1396) ; celle du chanoine Poulain, au pilier qui se trouve devant la petite sacristie des offices quotidiens (1379) ; celles enfin de Mesdames de Choiseul-Stainville (1816), et de Montlibert (1814), dans les ailes du transept. Mais il n'entre pas dans le but de ce petit écrit de s'étendre sur toutes les particularités de la Cathédrale. Plusieurs auteurs s'en sont occupés à loisir avec plus ou moins de mérite. Nous y renvoyons les amateurs.

Terminons en disant un mot des restaurations effectuées à la Cathédrale depuis sa consécration jusqu'à nos jours. Que ce soit à l'encontre de l'harmonie avec l'édifice, ce n'est pas ce dont nous avons à nous occuper ici. Les traditions du moyen âge se perdant insensiblement, l'architecture grecque devint l'architecture à la mode, et l'on ne craignit pas de l'introduire au sein des monuments du style ogival.

Ainsi, au fond de l'abside de notre Cathédrale, deux chapelles adoptèrent le style grec : l'une pour recevoir

la dépouille mortelle d'Anne d'Escart, cardinal de Givry; l'autre pour devenir la chapelle sépulcrale de l'évêque Aubusson de la Feuillade.

Le duc Henri-Charles du Cambout de Coislin, qui prit possession de l'évêché de Metz, le 19 février 1698, consacra une grande partie de ses revenus à embellir la Cathédrale. C'est lui qui éleva entre autres l'autel de Sainte-Agathe, dans l'une des chapelles absidales, et ceux de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph, aux deux ailes du transept.

Son successeur, le comte Claude de Saint-Simon, qui avait employé une très forte part de sa fortune à la construction de son grand séminaire, légua néanmoins encore en mourant, à son église Cathédrale, 17,000 livres destinées à la restauration du chœur.

A cette époque (1754), le maréchal de Belle-Isle avait déjà commencé de réaliser ses immenses projets d'embellissement pour la ville. Il avait fait dresser un plan d'alignement qui devait agrandir la place d'Armes et élargir les rues adjacentes. En vain le chapitre s'opposa-t-il de toutes ses forces à l'exécution de ce dessein. Il lui fallut céder.

On vit donc disparaître coup sur coup, pendant les années 1754, 1755 et 1756, avec le mur du cimetière Saint-Gorgon (rue Fournirue), le cloître et ses dépendances, les églises, les chapelles environnantes, les greniers du chapitre, etc. Les démolitions marchèrent si rapidement qu'en 1760, au moment où fut nommé le nouvel évêque de Montmorency-Laval, tout était terminé, au grand désespoir des rares archéologues de ce temps-là.

L'architecte parisien Blondel vint exprès de Paris pour raccorder la Cathédrale avec les bâtiments voisins, nouvellement édifiés. On le vit, dans ce but, construire (1764), ce portail si lourd décoré du nom de Louis XV, les façades angulaires et la série d'arcades extérieures

que l'on commence à faire disparaître. La salle et le vestiaire du chapitre, la grande sacristie datent de la même époque (1765). La Révolution arriva bientôt après pour mutiler le monument tout entier, nous le laissant dans cette pauvreté affligeante dont il souffre encore après plus d'un demi-siècle.

. Mais, à la gloire de la génération actuelle, depuis quelques années l'église Cathédrale commence à sortir de ses ruines. Conduits par d'intelligentes mains, déjà des travaux remarquables ont été exécutés.

En 1835, 88,000 fr. furent employés à faire les réparations les plus urgentes. Vers le même temps, grâce à l'assistance généreuse du gouvernement, les deux frères Deny, de Metz, travaillèrent activement l'un à la pose des cloches du chapitre, l'autre à la surélévation de la tour qui les renferme.

Une partie de la crypte avait été louée; le chapitre obtint la retraite du bail, puis l'État fit tomber successivement quelques-unes des maisons adjacentes à l'édifice; et ainsi, tandis qu'à l'intérieur les deux grandes chapelles du Sacré-Cœur et du Mont-Carmel se décorent, en même temps que le mobilier de l'église est mis en rapport avec l'édifice, celui-ci se dégage insensiblement de l'étreinte profane qui le déshonore depuis trop longtemps.

Nous vivons donc dans l'espérance de revoir bientôt le monument tel que l'avait élevé la foi de nos pères, délivré des constructions étrangères qui l'entourent, vengé des injures du temps et des révolutions, tout éclatant de grâce et de majesté.

FIN.

TABLE.

—





